

Le diable amoureux d'un papillon
Je ne pensais pas que ce serait sucré

Marie-Christiane Hellot

Numéro 132 (3), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2009). Compte rendu de [Le diable amoureux d'un papillon / *Je ne pensais pas que ce serait sucré*]. *Jeu*, (132), 13–15.

Je ne pensais pas que ce serait sucré

TEXTE DE CATHERINE CYR / MISE EN SCÈNE PATRICK QUINTAL, ASSISTÉ DE JULIE PELLETIER
SCÉNOGRAPHIE SERGE LAPIERRE / COSTUMES HÉLÈNE SOUCY / ÉCLAIRAGES ALEXANDRE NADEAU
MUSIQUE ORIGINALE JACQUES JOBIN / CONCEPTION VIDÉO ANH MINH TRUONG
AVEC LYSANNE GALLANT (PERSÉPHONE), BENOÎT LAGRANDEUR (LUCIFER, DIT LUCAS),
GUYLAINE RIVARD (D' ANNA BETTELCOTT) ET MARIANNE ROY (ROSE).
COPRODUCTION DU THÉÂTRE LA RUBRIQUE ET DU THÉÂTRE DU DOUBLE SIGNE,
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 31 MARS AU 18 AVRIL 2009.

MARIE-CHRISTIANE HELLOT

LE DIABLE AMOUREUX D'UN PAPILLON

À quoi ressemblerait Lucifer s'il était un homme ? Une étreinte amoureuse vaut-elle l'éternité ? Et l'éternité ne serait-elle que le battement d'ailes d'un papillon ? Ou comment parler avec légèreté des choses graves ? C'est un peu tout ça qu'illustre avec grâce, humour et originalité le premier texte dramatique de Catherine Cyr¹. Celui-ci a une autre particularité : celle d'être l'entreprise commune des maîtres d'œuvre de deux théâtres de région : Patrick Quintal, directeur artistique du Double Signe de Sherbrooke en fait une mise en scène brillante et efficace, et Benoît Lagrandeur, qui occupe la même fonction à la Rubrique de Jonquière, y joue avec brio le rôle central. Dans cette fable philosophique qui réunit avec fantaisie et cohérence les mythes grec et chrétien de l'enfer, tout en reprenant avec humour et fantaisie la légende populaire de Rose Latulippe, Catherine Cyr démontre une véritable maîtrise dramatique, et révèle une voix neuve, à la fois cocasse, poétique et touchante.

Allégorie pour diable en mode mineur

On mesure la réussite d'ailleurs à la difficulté de l'entreprise. La pièce est, en effet, à l'origine, un mémoire de maîtrise en création. Ce qui aurait pu n'être qu'une laborieuse démonstration

d'érudition s'avère une œuvre à la trame complexe mais aux divers niveaux habilement agencés, et cette rencontre improbable entre le diable, une psychanalyste et sa fille adolescente, avec en arrière-plan la barque d'Hadès, une salle de classe et une serre à papillons, prend un écho tout à fait contemporain.

Au niveau céleste, infernal plutôt, se trouve donc Lucifer, de son petit nom Lucas, c'est-à-dire son avatar familial, une sorte de diminutif affectueux mais aussi un peu condescendant. Car le bel ange déchu qui défiait Dieu n'est plus qu'un vieil homme blasé, en perte d'identité, en panne d'utilité, à l'ego blessé par « la perte progressive de [ses] pouvoirs² », le pire traumatisme psychologique pour ce grand narcissique. Aussi débarque-t-il dans le cabinet d'Anna Bettelcott, toujours élégant mais démoralisé, pour être « reconstruit ». Lucifer recourant à la psychanalyse, l'idée est amusante et moins saugrenue qu'il n'y paraît, tant sont évidents les liens entre la notion de mal, les malaises de l'identité et l'inconscient. Et cela nous vaut la savoureuse figure de la peu orthodoxe disciple de Freud, dont le nom même, Bettelcott, semble un malicieux écho des noms combinés de quelques psychanalystes célèbres, Bettelheim ou Winnicott... Lucifer se sent donc devenu inutile : « Le Mal existe dorénavant

1. *Je ne pensais pas que ce serait sucré* a été créé en 2007 à Sherbrooke et à Jonquière.

2. Toutes les citations ont été notées pendant la représentation.

en dehors de moi. Le Mal s'est en quelque sorte démocratisé. Le Mal est devenu un bien public. » Au-delà de l'antithèse, le paradoxe est délicieux, et comment dire mieux que, depuis qu'on ne croit plus au diable, il s'est en quelque sorte répandu, insinué partout, en d'autres mots, vulgarisé. Tout le monde a droit de faire le mal et, d'ailleurs, ne s'en prive pas. Désormais, constate l'ancien maître de l'enfer, « j'appartiens à l'Histoire, je suis folklorisé ».

Pire outrage, encore, le redoutable Malin n'est plus qu'« un accessoire de théâtre, un symbole » ! Bien sûr, avec cette sécularisation de Lucifer, c'est aussi la mort de Dieu, son grand rival, que nous lisons. Désormais dépouillé de ses attributs « divins », Lucifer devenu Lucas accepte enfin ce qui fait l'essence de la nature humaine : aimer. Non cependant sans que le « vieux diable » proteste en lui : « L'amour, Bettelcott, cette abomination, une



Je ne pensais pas que ce serait sucré de Catherine Cyr, mis en scène par Patrick Quintal. Spectacle du Théâtre du Double Signe et du Théâtre de la Rubrique, présenté à Prospero au printemps 2009. Sur la photo : Benoit Lagrandeur (Lucifer, dit Lucas) et Marianne Roy (Rose). © Jean Briand.

malédiction, une chose immonde. J'aime. Comment puis-je vivre ce que les hommes vivent ? » Et il s'éprend de ce qui l'a toujours attiré, une jeune fille candide et innocente, la petite Rose. Dont le prénom, au-delà de l'évocation de la légende de la Rose québécoise, n'est évidemment pas un hasard, avec ses connotations de fraîcheur, de beauté, de fragilité. On pense ici à la fascination de Faust pour cet autre être pur au nom de fleur, Marguerite. Acceptant d'aimer, Lucas peut, à son tour, révéler l'amour. Mais en accédant à la condition de mortel, il perd celle d'immortel et consent enfin à mourir. Il n'aura plus désormais que l'immortalité des symboles. Il montera dans la barque d'Hadès et acceptera la grenade, symbole à la fois de la vie et de la mort, des mains de Perséphone. « Je ne pensais pas que ce serait sucré », s'exclamera-t-il alors, exprimant dans ces mots simples et quotidiens toute la douceur de l'éphémère condition humaine. La tête sur les genoux de la belle Perséphone, Lucas semble trouver qu'il n'est pas si difficile de passer de l'autre côté de la vie. Le mythe archaïque est ainsi revisité, et la mythologie grecque rejoint les croyances chrétiennes dans une astucieuse perspective contemporaine.

Dans ce personnage de diable désemparé, mais toujours portant beau, et bientôt amoureux, Benoit Lagrandeur excelle. Même diminué, Lucifer reste une vedette. Très « méphistophélique » avec sa barbiche en pointe, son col blanc éclatant sur sa redingote sombre, les ongles noirs, Lagrandeur apparaît comme un dandy métaphysique, qui séduit davantage qu'il n'inquiète et auquel on s'attache de plus en plus au fur et à mesure qu'il s'humanise.

Métamorphoses

Si Lucifer est vraiment le héros de cette fable, les autres lieux et leurs occupants – leurs occupantes plutôt – ne manquent ni d'intérêt ni de piquant. L'exposé de l'élève Rose permet à Marianne Roy, élève frondeuse et fille révoltée, d'exploiter toute la palette de la psychologie adolescente, avec un peu de complaisance parfois. Mais le choix du papillon comme sujet de dissertation offre un riche symbolisme, et la vie de l'insecte aux ailes diaprées et ses étapes représentent la métaphore centrale de cette allégorie de la métamorphose. Comme l'homme, le papillon « a une vie brève mais intense », conclut Rose. Auparavant la mue du diable en amoureux aura entraîné celle de la petite fille en femme. Le vieux rebelle apprivoisé a même des mots d'amoureux attendri : « Ris, mon ange, ton rire c'est comme une fontaine dans le désert. » Ce n'est cependant pas dans un désert, comme celui du *Petit Prince*, que le serpent se laisse apprivoiser. Ainsi que dans les mythes anciens, la scène d'amour a lieu dans un jardin, un jardin à papillons. Le symbole est original et magnifique – et si joliment illustré par les divers artisans de la production. Dans ce lieu inspiré, éden ou jardin des délices, le Tentateur suprême se transforme en homme tenté et séduit, et la gamine frénétique en amoureuse comblée. Le



Je ne pensais pas que ce serait sucré (Théâtre du Double Signe/Théâtre de la Rubrique).
Sur la photo : Benoit Lagrandeur (Lucifer, dit Lucas) et Lysanne Gallant (Perséphone). © Jean Briand.

temps d'une valse romantique, du moins. Car l'un et l'autre savent que « tout a une fin », même l'amour. Et comme le petit garçon aux cheveux d'or de Saint-Exupéry, ils découvrent qu'aimer, c'est souffrir.

Des papillons comme des feuilles ou des étoiles

Dans sa mise en scène efficace et dynamique, Patrick Quintal reprend le découpage de la pièce en courts tableaux. L'action nous mène en alternance du cabinet d'Anna Bettelcott à la salle de classe de Rose et à la barque de Perséphone. Nous passons souplement d'un lieu à un autre, les comédiens manipulant eux-mêmes les praticables. D'ailleurs, Serge Lapière a situé ce scénario complexe dans un décor très simple : un paravent de métal ouvragé dont on retrouve le motif sur la barque de Perséphone. Le lien n'est pas qu'esthétique ; il symbolise aussi l'appartenance de Lucas aux deux univers. De mur du cabinet de la psychanalyste, le paravent se transformera en clôture de jardin munie d'une porte, par laquelle, après son initiation à l'amour, Rose partira pour vivre sa vie.

Mais ce sont les beaux éclairages d'Alexandre Nadeau et, surtout, les projections vidéo d'Anh Minh Truong qui créent l'atmosphère ludique et poétique. Illustration, sur le mur du fond

réduit à un écran ou à un tableau lumineux, de l'exposé de Rose, arabesques délicates du paravent en ombres chinoises, déferlement éblouissant des flots de l'Achéron, envolée frémissante des papillons, pluie de feuilles phosphorescentes en guise d'étoiles, les images s'engendrent les unes les autres, légères et presque immatérielles. Le symbolisme de la vie et de la mort n'est que beauté et légèreté. D'ailleurs, les Grecs ne croyaient-ils pas qu'« au royaume d'Hadès, les âmes s'envolaient sous forme de papillons » ? Les tableaux se suivent, humoristiques, comme celui où Perséphone mange des *chips* en faisant des bulles de savon, ou intenses, comme cet autre où Anna et Rose dans la robe rouge de l'amour sont couchées côte à côte sur le manteau abandonné de Lucas. Jusqu'à la dernière scène, à l'esthétisme particulièrement soigné, avec ce cocon lumineux que va accrocher Rose au réverbère, en guise de lanterne, de lune... ou de grenade.

Une grenade, à l'image de ce spectacle : plutôt sucré, légèrement salé, rafraîchissant et nourrissant aussi. « Fruit » de la collaboration d'une jeune dramaturge à ses premiers essais et d'artisans de théâtre travaillant en région, *Je ne pensais pas que ce serait sucré* n'est certainement pas la production dont on a le plus parlé l'hiver dernier à Montréal. Elle a pourtant constitué une des jolies surprises de ma saison théâtrale. ■